



## Annales historiques de la Révolution française

370 | octobre-décembre 2012  
Varia

---

# Un conspirateur républicain-démocrate sous la restauration : Claude-François Cugnet de Montarlot. Origine de l'élaboration d'une culture révolutionnaire

*A liberal-democrat conspirator under the Restoration: C.-F Cugnet de Montarlot.  
The origin of the development of a Revolutionary culture*

**Laurent Nagy**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12516>

DOI : 10.4000/ahrf.12516

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 131-156

ISBN : 978-2-200-92762-2

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Laurent Nagy, « Un conspirateur républicain-démocrate sous la restauration : Claude-François Cugnet de Montarlot. Origine de l'élaboration d'une culture révolutionnaire », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 370 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12516> ; DOI : 10.4000/ahrf.12516

---

Tous droits réservés



***UN CONSPIRATEUR REPUBLICAIN-DÉMOCRATE  
SOUS LA RESTAURATION : CLAUDE-FRANÇOIS  
CUGNET DE MONTARLOT.  
ORIGINE DE L'ELABORATION D'UNE CULTURE  
REVOLUTIONNAIRE***

Laurent NAGY

---

Le règne de Louis XVIII est un moment d'intenses activités politiques. L'expérience du passé récent avec ses combats incessants au nom de principes idéologiques ou patriotiques a fortement influencé certains hommes de ce début du XIX siècle. Ainsi, quand s'instaure en 1814 une monarchie constitutionnelle, des individus extrêmement marqués par leur temps refusent d'être de simples témoins des événements et s'engagent dans la lutte politique pour des valeurs qu'ils jugent fondamentales. Après vingt-cinq ans de bouleversements, ils n'entendent pas accepter la paix et l'ordre qu'induit la présence de Louis XVIII en France. Par des moyens extra-légaux (conspirations) et clandestins (sociétés secrètes), ces hommes d'action vont combattre violemment le système restauré. Héritiers de la Révolution (ou de la Contre-révolution), dès 1815, ils s'affrontent en s'adaptant à l'évolution des pratiques politiques, pour imposer leurs vues. Cette passion les mène à travers toute l'Europe, notamment en Italie et en Espagne. Ces individus, comme c'est le cas notamment de Claude-François Cugnet de Montarlot, qui n'appartiennent pas aux élites de l'ancienne ou de la nouvelle France, se trouvent en marge de la société. Militants sincères ou fanatiques de la Liberté, ces aventuriers plongent par leurs manœuvres subversives la restauration monarchique dans la continuité du grand mouvement d'idées entamé depuis 1789.

**Mots-clés :** Restauration, conspiration, République, société secrète, Charbonnerie, messianisme révolutionnaire

---

En juillet 1824, alors que les royalistes espagnols, aidés par les troupes françaises sous les ordres du duc d'Angoulême, traquent les derniers libéraux de la Péninsule, Claude-François Cugnet de Montarlot rédige une *Note préparatoire*<sup>1</sup> pour un discours qu'il compte adresser à ses camarades de combat, désespérés par leurs revers militaires et la fin inéluctable de leurs idéaux. Dans cet écrit, Cugnet y proclame une fois encore ses ambitions et sa foi dans les principes issus de la Révolution. Devant son auditoire, il annonce que :

« La France Républicanisée a éprouvée les mêmes effets, mais elle s'est soutenue contre toutes les tentatives ; n'a-t-elle pas eue à combattre contre toutes les puissances coalisées ? [...] Elle s'est soutenue parce qu'elle n'a ni ralenti, ni borné ses mesures : nouvelles choses, nouvelles dispositions et nouveaux sacrifices. Il n'est personne d'entre-nous qui n'ait une idée de l'histoire de la Révolution Française.

Aujourd'hui, Messieurs, toutes ces choses sont pour nous des épreuves confirmées et exemplaires, puissent-elles nous préserver de nouveaux vains sacrifices ! [...] »<sup>2</sup>

Cugnet se présente aux yeux de son public clairsemé et désabusé comme le maillon soudant par une chaîne du temps 1789 à 1824, liant la Révolution émancipatrice et le mouvement insurrectionnel de cette *Sainte-Alliance des peuples* qui a parcouru l'Europe depuis quatre ans. Entre mégalomanie et messianisme révolutionnaire, Claude-François Cugnet de Montarlot use de son expérience personnelle, de ses souvenirs de jeunesse pour encourager tous ces patriotes défaits, à résister et à croire au succès de leur cause. Certes, cernée par les troupes absolutistes, la flamme de la liberté est devenue étincelle, mais elle est toujours prête à se raviver sous l'impulsion d'hommes qui l'adorent. Cet espoir inébranlable n'est pas le fruit de spéculations, mais trouve ses fondements dans l'histoire de la propre existence de Cugnet de Montarlot.

### **Une enfance émancipée**

Claude-François Cugnet est né le 3 juillet 1778 au moulin de Montarlot (Haute-Saône). Peu de temps avant la Révolution, toute la famille part s'installer à Gray, pour suivre le père qui a abandonné son

(1) AN (Archives nationales) F<sup>7</sup> 6684, *Note préparatoire*, papiers retrouvés sur Cugnet de Montarlot, 1824.

(2) *Ibid.*



métier de meunier pour devenir aubergiste. Cette ville est une petite cité à l'activité économique et politique réduite. Le pouvoir municipal qui s'est renforcé durant les dernières années du règne de Louis XVI administre la ville paisiblement. Les membres du clergé y sont importants et exercent une influence morale de premier ordre sur les habitants. L'enseignement y est son monopole séculaire. C'est entre leurs mains que naît chez Claude-François Cugnet, durant sa première éducation, une infrangible piété<sup>3</sup>.

Toutefois, comme la plupart de ses contemporains, Cugnet semble happé par la réalité du présent. La Révolution a débuté et occupe tous les esprits. Les conséquences de la Constitution civile du clergé poussent bon nombre de ses professeurs à abandonner leur poste. La qualité de l'enseignement s'en ressent, le désordre règne dans les collèges. Le jeune Claude-François Cugnet est formé dans l'action, dans la tourmente. Il est difficile pour un esprit en formation d'échapper à l'influence du temps. Charles Nodier, son compatriote et contemporain (il a deux ans de moins que Cugnet) écrit :

« Je n'avais pas douze ans ; mais à l'époque dont je parle, la forte éducation des événements venait, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'émanciper l'enfance. Il n'y avait point de spectateur froid dans ce grand drame, et les distractions qui suivaient nos études de collège étaient plus sérieuses et plus imposantes que les hautes leçons de l'histoire et de la poésie. La tragédie courait les rues »<sup>4</sup>.

D'autant que Gray connaît très tôt un certain nombre de problèmes politiques. Dès juillet 1789, la société s'est divisée. Les notables afin de centraliser les actions et guider les velléités populaires réformatrices, fondent le 17 avril 1791, une société des Amis de la Constitution, à l'image de celle de Paris. Parmi les quatre-vingt cinq fondateurs, on retrouve deux aubergistes. Ils sont rejoints peu de temps après par deux cents autres adhérents. Les conditions d'admission sont sévères : il faut être coopté et obtenir les deux tiers des suffrages des membres. Ce club a pour objet d'être « dans sa nature une école bienfaisante comme une sentinelle vigilante de la Constitution. On discutera de tout ce qui peut intéresser la liberté, l'ordre public, la Constitution suivant les principes qui en sont la base, les moyens

(3) Jean-Pierre MARQUE, *Institution municipale et groupes sociaux : Gray petite ville de province 1690-1790*, Paris, Belles Lettres, 1979.

(4) Charles NODIER, *Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la Révolution & de l'Empire*, Bruxelles, Louis Hauman et C<sup>ie</sup>, 1831 *De Robespierre le Jeune et de la Terreur*, p. 35.

de maintenir la paix publique et la paix particulière entre les citoyens dans la ville »<sup>5</sup>.

L'Assemblée se réunit tous les après-midi à quatre heures, le jeudi et le dimanche après les Vêpres. Une séance est consacrée aux discours et aux mémoires patriotiques des sociétaires. Les débats, les polémiques, les dissensions concernant les affaires intérieures et extérieures de la nouvelle République sont commentées avec ardeur. Cugnet, bien que trop jeune pour prendre une part active et notable à l'euphorie générale, n'en demeure pas moins conscient des courants de pensées véhiculés par ces hommes. Son père, vraisemblablement membre des Amis de la Constitution, doit avoir fait de son auberge un lieu d'intense activité politique.

Peu de temps après l'exécution de Louis XVI, Gray est en effervescence. Le 13 mars 1793, les conventionnels en mission, Robespierre *le jeune* et Robert *de Saintes* s'arrêtent dans la cité. Au sein de la société populaire, Augustin de Robespierre prononce un discours patriotique enflammé professant sa foi révolutionnaire et ses principes républicains. L'auditoire est littéralement subjugué. Le soir, les Graylois les raccompagnent à leur demeure dans « une ivresse patriotique, ponctuée de chants républicains »<sup>6</sup>. Comment imaginer qu'un adolescent curieux n'assiste pas à cet événement ? Comment un individu en formation ne peut-il pas être imprégné par la vision de tels hommes ? Charles Nodier, à Besançon, assiste deux jours plus tard, aux discours de ces députés en mission. Il se souvient longtemps après de l'image de ces farouches républicains :

« Robespierre *le jeune* n'avait qu'une trentaine d'années, mais sa tournure fatiguée, son regard obscurci par des lunettes de couleur, son front peu garni de cheveux, ses traits longs et prononcés, son teint hâve lui donnaient l'air beaucoup plus vieux. Il avait une redingote fauve, un grand pantalon blanc, un gilet ouvert qui laissait voir de très beau linge. Le col de sa chemise retombait des deux côtés de sa cravate ; mais il y avait dans sa négligence même du goût et de la propreté. Il monta à la tribune »<sup>7</sup>.

Claude-François s'ouvre à la vie en s'apercevant qu'il n'y a pas de barrières au possible. Le patriotisme et la ferveur des principes permettent

(5) Jean GIRARDOT, *Le département de la Haute-Saône durant la Révolution*, Vesoul, S.A.L.S.A., 1973., tome 2, p. 52.

(6) *Ibid.*

(7) Charles NODIER, *Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la Révolution & de l'Empire*, op. cit., *De Robespierre le Jeune et de la Terreur*, p. 40.



de transformer l'espérance en succès. Chaque jour, il voit des volontaires courir aux frontières pour défendre la nouvelle République.

Le danger imminent d'une invasion pousse les Comtois à s'enrégimenter en nombre. Lorsque la Convention décrète le 24 février 1793 la levée en masse de 300 000 hommes, les commissaires de la République envoyés dans le Jura, le Doubs et la Haute-Saône soulignent avec quelle facilité les opérations de recrutement ont lieu. Le 18 mars 1793, ces députés écrivent aux Conventionnels : « Nous nous empressons de vous annoncer que le département de la Haute Saône, qui a déjà treize bataillons dans les armées de la République, a en deux jours trouvé son contingent, qui se porte à 2 000 hommes. Le recrutement s'est fait avec tant de facilités et de dévouement, que nous devons aux citoyens et aux corps administratifs les plus grands éloges »<sup>8</sup>. Ils poursuivent en insistant sur le fait que « les citoyens sont animés du patriotisme le plus pur ».

La Franche-Comté est un lieu de passage vers les frontières. Les volontaires ou réquisitionnés qui la sillonnent, apportent avec eux leurs idées et souvent leurs principes politiques. Une effervescence martiale et idéologique y règne. La profusion de lieux de discussion, l'assimilation entre l'idée de défense des frontières et celle de la Révolution, l'intense activité patriotique entraînent les Comtois à s'engager dans le destin du pays et à le défendre. Fait significatif, la forte proportion d'officiers supérieurs originaires de Franche-Comté qui vont s'illustrer par leurs qualités guerrières, mais aussi pour leur attachement aux principes de la République : Lecourbe, élu capitaine dans un bataillon de volontaires du Jura en 1791, Claude Michaud, le « républicain austère » ou encore le colonel Oudet le « philadelphe »... Quant à Gray, elle est transformée en une ville de garnison. Dans une telle atmosphère, un jeune homme plein d'enthousiasme et d'imagination ne peut qu'y trouver un terrain propice à son développement.

À dix-huit ans, bien qu'ayant reçu un début d'instruction, le jeune Cugnet entre dans les bureaux du commissaire des guerres Thibault. L'obtention de ce poste laisse à penser que le père de Claude-François n'est pas dénué d'influence dans la société grayloise. Un commissaire des guerres détient un pouvoir important. Il a pour fonction de surveiller les approvisionnements, la police des étapes des convois militaires, la bonne tenue des hôpitaux... C'est un puissant personnage qui est directement lié

(8) Philippe MARECHAL, *La Révolution dans la Haute-Saône*, p. 160. Compte-rendu des députés de la Haute-Saône à la Convention, le 18 mars 1793, p. 180.

avec toutes les autorités locales, régionales et l'administration parisienne. Grâce à ce poste, Claude-François Cugnet suit l'évolution des événements militaires en attendant son appel au sein de l'armée active.

### **Dans les armées de la République**

En l'an VII (1799), la République n'est plus en danger sur ses frontières. La guerre a changé de visage, il ne s'agit plus de vaincre des ennemis hostiles à la Révolution, ni de répandre l'idéologie républicaine au-delà du territoire mais d'établir une hégémonie militaire sur les pays européens voisins. À l'intérieur, la République constitutionnelle connaît une crise profonde, un grand nombre de députés royalistes arrivent au sein du corps législatif. Face à la réaction royaliste qui s'amorce en France, une mobilisation nationale de grande ampleur s'effectue. Cet élan réformateur est dynamisé par la situation extérieure<sup>9</sup>.

Le général Bonaparte est en Égypte depuis mai 1798. La signature du traité de Campoformio (18 octobre 1797) assure à la France une mainmise sur la rive gauche du Rhin. Malgré ces succès militaires, les armées françaises connaissent une pléthore de désertions. Certains hommes parmi les volontaires de 1792 ou les réquisitionnaires ne veulent plus combattre pour une cause qu'ils ne comprennent plus. Depuis qu'elle est conquérante, l'armée se désolidarise de la société civile, elle se trouve séparée géographiquement de la nation, mais aussi idéologiquement. Le sous-lieutenant Chauvin se plaint : « au lieu de quelques égards de la part de ses concitoyens on n'éprouve que mépris, affronts et même des injures »<sup>10</sup>. Ce sentiment d'injustice et la perte du sens de leur combat font fondre les effectifs et poussent les législateurs à instaurer la conscription obligatoire. Cette mesure s'avère d'autant plus nécessaire qu'en l'an VII, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre, la Sicile et la Turquie entrent en guerre contre la France. Les républiques sœurs italiennes s'effondrent. L'isolement de la République, la rapidité des mouvements et la force militaire des ennemis font craindre une invasion. Le Directoire décide trois levées d'hommes, dont la dernière « en masse ». Claude-François Cugnet, réquisitionné le 13 décembre 1798, fait partie des premiers contingents de conscrits, il devient soldat à la 23<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie.

(9) Bernard GAINOT, *1799, un nouveau jacobinisme ? : La démocratie représentative, une alternative à Brumaire*, Paris, éd. du CTHS, collection Mémoires et documents d'histoire de la Révolution française, 2001.

(10) Jean-Paul BERTAUD, *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*, Paris, Hachette, 1985.



La situation de la République est de nouveau soumise aux aléas de la guerre. L'atmosphère qui règne dans les rangs de cette armée confirme le sursaut patriotique animant les militaires, ils retrouvent leur « idéal ». L'adjudant major Dellard écrit :

« Nous savions que le salut de la France dépendait de nous et qu'une victoire signalée était indispensable pour détourner les calamités dont elle était menacée, dans le cas où nous aurions succombé. [...] Il n'était pas un soldat qui ne fût frappé de ces vérités et qui ne fût déterminé au sacrifice de sa vie plutôt que de voir notre belle patrie devenir la proie des barbares qui la convoitaient »<sup>11</sup>.

L'Armée d'Helvétie commandée par le général Lecourbe est une armée d'occupation composée d'environ 28 000 hommes de toutes armes. Quelques mois auparavant, en janvier 1798, les Français se sont emparés militairement des régions helvétiques dans l'intention d'en faire une République sœur. L'Armée d'Helvétie dans laquelle se trouve la 23<sup>e</sup> demi-brigade de ligne fusionne avec l'Armée du Danube. Elles sont, dès lors, placées sous le commandement en chef du général Masséna et la demi-brigade intégrée à la division du général Oudinot. La campagne militaire, fatigante et difficile, se termine brillamment par la victoire française de Zurich (27 septembre 1799) sur les Russes. La République est sauvée une nouvelle fois par ses armes.

La campagne de Suisse de l'an VII est particulière : elle est la dernière opération militaire qui a pour but avéré la sauvegarde de la République et elle est menée loin de l'influence du général Bonaparte. Ses participants animés d'un patriotisme exacerbé ont la sensation d'avoir combattu pour une cause aussi juste que celle de leurs prédécesseurs. A leurs yeux, la bataille de Zurich est un nouveau Valmy faisant ainsi coïncider leurs convictions citoyennes avec la vision de leur rôle dans ces armées. C'est sous l'autorité de généraux réputés pour leur attachement à la cause républicaine comme Jourdan, Lecourbe ou Masséna que la République est sauvée. L'esprit de la Révolution règne et pousse officiers et soldats à douter de la légitimité du coup d'État orchestré, entre temps à Paris par le général Bonaparte. Le capitaine Dellard écrit :

« C'est à Taufels qu'on nous annonça les résultats du 18 brumaire et que nous prêtâmes serment au nouveau gouvernement. Bonaparte venait

(11) Jean-Pierre DELLARD, *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les campagnes de la République et de l'Empire*, Paris, Librairie illustrée, sd (1892), chapitre VIII, p. 109.



d'accomplir une partie de son dessein, en se mettant violemment le premier au timon de l'Etat. La suite nous prouva qu'il n'avait consenti à en partager le maniement que pour ne pas heurter trop fortement les droits de la nation dont il détruisit, peu de temps après, l'indépendance »<sup>12</sup>.

L'attrance pour Bonaparte est faible au sein de l'Armée d'Helvétie. Ces hommes ne s'attacheront que tardivement au Consul, au prix de récompenses honorifiques et de grades. Quant à Cugnet, il a le sentiment d'avoir participé à la défense de la Patrie et de la République, d'avoir accompli ce rôle de citoyen guerrier, défenseur des libertés qu'exige la nation pour la conservation de ses principes. Il s'est conduit bravement, lors du combat de Winterthur, il a pris « un obusier et deux chevaux à l'ennemi et plusieurs prisonniers montés »<sup>13</sup>. Pour prix de ce fait d'armes, il a reçu plusieurs blessures dont un coup de feu qui lui a traversé les deux jambes. Il ne peut plus rester dans l'infanterie et cela convient à son ambition. Modeste soldat d'infanterie, à l'annonce du coup d'État du 18 brumaire, il désire s'attacher aux pas du puissant général. Abandonnant l'infanterie et les champs de batailles de l'Est pour ceux du Midi, il entre dans la cavalerie le 15 mai 1800 au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval. Il quitte très volontiers l'habit veste bleu, le fusil et la fatigue des longues marches pour le splendide dolman à la hussarde brodé de fourrure, le sabre court et l'idée de sillonner les pays conquis sur son cheval de bataille. Cugnet change de monde. Le contraste même entre l'Armée d'Helvétie et l'Armée d'Italie est saisissant. Autant l'austérité morale et l'idéal politique animent la première, autant la seconde ressemble davantage à une légion de prétoriens au service d'un général charismatique. Henri Beyle (le futur Stendhal) en route vers l'Italie se souvient de l'intense euphorie martiale qui règne dans ses rangs : « J'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie. Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait. Ma joie, mon ravissement ne diminuèrent un peu que lorsque je devins dragon au 6<sup>ème</sup> régiment et encore ce ne fut qu'une éclipse »<sup>14</sup>. Cette armée d'Italie n'en demeure pas moins l'un des meilleurs instruments pour la propagation de l'idéologie révolutionnaire<sup>15</sup>.

(12) *Ibid*, chapitre IX, p. 139.

(13) S.H.D. (Service historique de la Défense) 2<sup>YG</sup>. Dossier militaire Cugnet de Montarlot. Certificat des membres du conseil d'administration du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, le 2 brumaire an XIII.

(14) STENDHAL, *Vie de Henry Brulard*, Paris, Folio Gallimard, 1973, p. 412.

(15) Gilles CANDELA, *L'armée d'Italie. Des missionnaires armés à la naissance de la guerre napoléonienne*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.



Claude-François Cugnet participe à la bataille de Marengo (14 juin 1800). Après la victoire, son régiment reste dans la Péninsule, puis part combattre dans le sud contre les Napolitains. De retour dans le nord, lors de la bataille de Sienne en Toscane (1801) Cugnet

« a donné des preuves de son courage à l'ennemi, que par ces preuves certaines à nos yeux, il a sauvé, lui seul le premier escadron du dit régiment dont il faisait partie en traversant les escadrons napolitains pour couper les harnais à un cheval attelé à une pièce de canon ; a pris après plusieurs coups de sabres la mèche d'un canonnier prêt à mettre le feu et a fait beaucoup de prisonniers »<sup>16</sup>.

Sa campagne se clôt par un fait d'armes notable. Ce dernier est récompensé par un sabre d'Honneur, décoration rare et recherchée par tous les militaires, officiers compris.

La pacification de l'Italie étant réalisée, son régiment rentre en France et tient garnison à Dôle (Jura). Dès lors, l'ennui de la vie de caserne remplace l'action des champs de bataille. Par les traités de Lunéville (9 février 1802) puis d'Amiens (25 mars 1802) la paix se réalise, la carrière militaire devient alors moins prometteuse. Le 18 pluviôse an XI (7 février 1803) Cugnet se marie avec Anne-Claude Causeret, fille d'un marchand épicier de la ville de Dôle. Le 5 octobre 1804, il demande son congé de réforme. De son activité martiale il n'a été récompensé que d'un modeste grade de maréchal des logis, d'un bon nombre de blessures qui l'« empêchent de continuer le service »<sup>17</sup>, d'un sabre d'Honneur non homologué dans ses états de service et d'un certificat de ses officiers attestant « qu'il s'est toujours activement comporté avec honneur et probité, d'une conduite irréprochable [sic] de manière qu'il s'est attiré l'estime de ses supérieurs, de ses camarades et le respect de ses inférieurs. Qu'il s'est toujours activement distingué dans le service tant par sa belle tenue que dans son exactitude »<sup>18</sup>.

1804 est une date curieuse pour mettre fin à une carrière militaire. En effet le désœuvrement de la vie de garnison est bien terminé. Depuis la fin mai 1803 le Consul à vie rassemble l'Armée des Côtes de l'Océan afin de préparer une expédition militaire contre l'Angleterre qui vient de rompre la paix d'Amiens. Le régiment auquel est attaché Cugnet se rend à Saint-Omer et participe à la création du Camp de Boulogne. Pour la première

(16) S.H.D. 2<sup>Y</sup>G. Dossier militaire Cugnet de Montarlot. Certificat des membres du conseil d'administration du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, le 2 brumaire an XIII.

(17) *Ibid.*

(18) *Ibid.*

fois l'instruction des soldats est systématique et l'armée épurée de tous ses officiers incompetents. Cugnet travaille maintenant à la comptabilité de son régiment, remplissant les fonctions d'adjudant sous-officier et d'officier payeur. En tant que maréchal des logis ayant de l'instruction et de la bravoure, le grade d'officier est inéluctable à court terme dans cette armée en pleine restructuration.

C'est pourtant à ce moment qu'il décide de la quitter. Les blessures qu'il expose comme justification semblent être un prétexte. Cela fait deux ans qu'il fait son service sans aucune difficulté physique, comment peuvent-elles se raviver à ce moment précis ? De plus si leur gravité est évidente à son retour d'Italie, pourquoi ne fut-il pas mis directement en réforme ? Derrière ce subterfuge se cachent d'autres raisons, plus personnelles.

Ainsi, la déception de se voir oublié dans les dernières promotions de la nouvelle Légion d'Honneur, l'a sans doute encouragé à opter pour un poste plus lucratif dans le civil. Mais les explications peuvent être également d'ordre politique. La République est abolie depuis l'an XII. L'admirateur de Bonaparte rechigne peut-être à servir l'ambition de Napoléon. Les soldats de la Grande Armée en formation sont loin d'accueillir avec enthousiasme ces bouleversements politiques, François Vigo-Roussillon écrit :

« L'impression sur l'armée par l'avènement de Bonaparte au trône impérial ne fut pas en général favorable. L'armée était encore composée en grande partie d'hommes qui avaient servi la République dès son origine et avaient grandi avec elle. C'est en son nom qu'avaient été remportées nos plus belles victoires, même par Bonaparte, et c'était sous la République que s'était formée notre grande réputation militaire. Notre gloire nous en paraissait inséparable. Cette gloire nous l'avions chèrement achetée et jusqu'ici autant par désintéressement que par courage. Il nous semblait que ce passé auquel nous étions attachés allait être promptement oublié sous un régime nouveau et surtout sous une monarchie qui avait déjà ses courtisans »<sup>19</sup>.

Depuis son accession au pouvoir le Premier Consul se lance dans les plébiscites, instrument essentiel pour légitimer son césarisme. Les militaires comme tous les citoyens signent sur un registre leur acceptation ou non au consulat à vie, puis à l'Empire. Alors que le régime républicain dérive visiblement vers une autocratie, Cugnet, tout comme Paul-Louis

(19) François VIGO-ROUSSILLON, *Journal de campagne (1793-1837)*, Paris, Éditions France-Empire, 1981, p. 134.



Courrier, peut penser ce qu'il écrit à son camarade de régiment : « En effet, que signifie, dis-moi... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté. Être Bonaparte, et se faire sire ! *Il aspire à descendre* : mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ses idées sont au-dessous de sa fortune »<sup>20</sup>. Cette accumulation de déceptions personnelles et de désillusions politiques aboutissent à sa mise en congé de réforme le 17 octobre 1804, quelques semaines avant le sacre du général Bonaparte.

Finalement, son passage dans les armées républicaines apporte à Cugnet deux éléments supplémentaires dans sa construction personnelle : l'idée d'avoir participé à la dernière véritable campagne militaire pour la sauvegarde des principes de la Révolution (celle d'Helvétie)<sup>21</sup>, et la certitude qu'un homme peut bouleverser l'Histoire, par ses talents et sa force morale. En 1799, Bonaparte représente l'homme providentiel, celui par qui la France a été sauvée à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières. Cette double influence crée une vision du politique pleine d'ambiguïté, mêlant patriotisme et césarisme. En attendant, pour célébrer le nouvel héros, Claude-François Cugnet prénomme son fils Napoléon Claude André Prudence...

Le 3 mai 1804, quand commence l'Empire, Henri Beyle écrit dans son *Journal* : « Je sens que le temps est passé d'être républicain. Il ne faut pas déranger mes projets de gloire pour l'ambition, mais il ne faut rien faire qui lui soit contraire. Publier *after my death* »<sup>22</sup>. Ainsi, afin de profiter de cette conjoncture favorable à l'assouvissement de leur désir de reconnaissance, la plupart des hommes nourris de principes abandonnent leurs idéaux au profit de leur carrière. Cugnet, comme les autres, subit l'influence du temps, et plus qu'un autre s'investit pour la permanence de ce régime synonyme d'élévation sociale. Le meilleur biais pour réussir étant de servir le maître du moment, Claude-François Cugnet va alterner les emplois : agent aux Droits réunis, il abandonne son poste en 1812 pour

(20) Paul-Louis COURRIER, *Œuvres de Paul-Louis Courier*, Paris, Firmin-Didot, 1851, *Ibid.*, *Lettres inédites écrites de France et d'Italie*, Lettre à M. N., à Plaisance, le ... mai 1804, p. 437.

(21) Attaqué par les contre-révolutionnaires en 1818, Cugnet rédige sa propre biographie, et revenant sur ses années de guerre, affirme : « J'ai promis de justifier ma conduite, je tiens ma parole. Dès ma jeunesse, obéissant aux lois, je volais à la défense de ma patrie. Je me signalai par quelques services et quelques actions honorables aux Armées... » Claude-François CUGNET DE MONTARLOT, *Précis analytique pour servir de justification à Cugnet de Montarlot (ex-commissaire des guerres) en réponse à une injure de M. Vatismenil, avocat-général, faisant fonction du Ministère public, dans l'affaire du Libéral, à l'occasion des Suisses, le 14 juillet 1819*, Paris, 1819, 1.

(22) STENDHAL, *Œuvres Intimes*, Paris, Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1956. p. 87.

devenir commissaire de police à Orléans. La reconnaissance se trouvant près de l'empereur et dans les rangs de la Grande Armée, il sert comme commissaire des guerres adjoint lors de la campagne d'Allemagne (1813). Si l'ambition l'anime sans relâche, qu'il se fait appeler dorénavant Cugnet *de Montarlot*, Claude-François demeure toujours attaché au mysticisme républicain de ses premières années... qu'il ne peut cultiver que dans la sphère du secret.

### **Permanence et ancrage mystique**

Durant sa jeunesse, l'esprit de Cugnet est ballotté en permanence entre l'intériorité liée à la prégnance de son enseignement chrétien et l'extériorité de sa vie représentée par l'engagement politique public. Pourtant, cette alliance improbable devient très tôt réalité pour notre personnage. Quand en 1791, la société des Amis de la Constitution s'ouvre à Gray avec l'objectif de fédérer les ambitions politiques, celle-ci prend de sévères précautions afin d'éviter une trop grande publicité à leurs œuvres : « outre la rigueur de la procédure d'admission, la société prenait l'allure de club très fermé et secret. [...] Le goût du secret paraît les avoir animés constamment »<sup>23</sup>. Les membres possèdent des cartes de reconnaissance, des signes distinctifs qui permettent d'unir davantage ces hommes dans leur projet. Cependant, les sociétaires occupent l'espace du visible car si leurs débats sont limités à un cénacle plus ou moins large, leurs combats sont publics. Cugnet, alors adolescent, est impressionné par tous ces « mystères ». Désormais, il liera toujours la pratique du secret à son activité politique.

Son environnement même est propice au développement de ce penchant, la présence dans la ville de ventes de Bons cousins Charbonniers le pousse vers les voies de la clandestinité, de l'engagement à la fois mystique et politique. Un faisceau d'éléments permet d'émettre l'hypothèse d'une affiliation de Cugnet aux Bons cousins Charbonniers. Les indices le prouvant se trouvent dans les traces visibles de ses principes et dans les fondements de sa future société clandestine. Cette association secrète provinciale sans but politique affiché, va lui servir de source primitive pour élaborer sa société conspirative sous la Restauration. Les Bons cousins se sont intensément développés au XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Est du royaume et principalement en Franche-Comté. Ils forment une organisation apolitique

(23) Jean GIRARDOT, *Le département de la Haute-Saône durant la Révolution*, op. cit., tome 3, p. 98.



de type corporatif et compagnonnique. Les prétendants sont cooptés et subissent un examen sévère portant sur leur moralité. Si, socialement, la société est ouverte à tous, les recrutements se font chez les petits propriétaires, les artisans, les commerçants... parmi cette bourgeoisie qui aspire aux réformes politiques modérées<sup>24</sup>. Le caractère moral de la société est déterminant, l'affilié appartient à un groupe et le représente dans toutes ses actions : il doit donc faire montre de sa probité, de son honnêteté et de sa religiosité. Les membres sont liés par un sentiment de fraternité scellé par un serment. Cet esprit d'appartenance se noue aussi par l'intermédiaire de rites et autres épreuves initiatiques lors des réunions. Les coreligionnaires œuvrent ensemble, clandestinement, pour l'élaboration d'une communauté universelle, fondée sur la fraternité et sur la religion. Les membres sont très attachés au catholicisme, les références à la Passion du Christ dans les rites y sont fréquentes<sup>25</sup>.

L'existence de ventes de Bons cousins Charbonniers est attestée à Gray durant la Révolution. Il y avait deux ventes : celle des Combes (près d'Ancier) et celle des Capucins<sup>26</sup>. Dans cette petite ville, un homme plein d'enthousiasme et de ferveur, ne peut qu'y adhérer. Cugnet en fut certainement membre. Appartenant à cette petite bourgeoisie qui croit aux changements politiques dans la modération, il se voudra tout au long de son combat, l'invariable défenseur d'un régime constitutionnel. On retrouve aussi dans la rhétorique future de Cugnet un grand nombre de références et d'idées émanant de cette société philanthropique. Dans ses écrits postérieurs, il adoptera fréquemment une vision christologique des événements. Ainsi, dans un discours devant servir de base pour sa défense en 1821 lors d'un procès, il proclame à la face de ses juges : « Mes principes sont purs à l'imitation de Jésus-Christ, qui est mort pour l'indépendance des Nations »<sup>27</sup>. Cette constante religieuse, l'assimilation du Messie à sa cause, provient de l'influence primitive des Charbonniers.

(24) Pierre-Arnaud LAMBERT, *La Charbonnerie Française 1821-1823 – du secret en politique*, Lyon. Presses universitaires de Lyon, 1995, p. 49-55.

(25) *Ibid.*, p. 60-70.

(26) Maurice DAYET, *Un révolutionnaire franc-comtois, Pierre-Joseph Briot*, Besançon, Belles-Lettres, 1958. De plus, dans un rapport adressé à Murat par le général Rossetti, ce dernier écrit le 15 juin 1815 : « La secte des carbonari n'est autre chose que celle des Bons Cousins Charbonniers très connue en France et surtout dans la Franche-Comté. J'en fus affilié en 1802 lorsque mon régiment était en garnison à Gray. » *Dictionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle européen*, Madeleine AMBRIÈRE (dir.), Paris, PUF ; 1997, article « Charbonnerie ».

(27) AN, F<sup>7</sup>6649. *Mémoire pour servir de défense à Cugnet de Montarlot*, décembre 1821. On retrouve encore cette idée dans un article de journal rédigé par lui : « Si vous aviez lu l'Evangile, vous auriez remarqué que Jésus-Christ qui était libéral, a dit à ses Apôtres en leur montrant un enfant... » *Diario constitucional*, 1822.

Cependant, face aux bouleversements politiques, la société « traditionnelle » des Bons cousins Charbonniers est transformée dans son essence. Le caractère apolitique et ses desseins philanthropiques ne suffisent plus aux jeunes générations. Ces derniers (affiliés durant la Révolution) vont évincer l'aspect pacifique au profit d'un militantisme républicain. Pierre-Joseph Briot<sup>28</sup> est l'un des principaux artisans de cette mutation de la société secrète. Cet avocat comtois, fondateur du club des Amis de la Liberté de Besançon, a été affilié en brumaire an II à Gray... sans doute, dans la même Vente que Claude-François Cugnet. De leurs actions dans les Ventes de bons Cousins, ils partageront des idées similaires fondées sur de fortes convictions politiques et un attrait prononcé pour la lutte clandestine. Au cours de leur vie et de leurs combats, notamment sous la Restauration, ils ne cesseront de se croiser.

### **Premières armes maçonniques**

Pendant ces années de guerre, l'engagement clandestin de Cugnet paraît ininterrompu. Dans les armées consulaires, il est en contact avec d'autres individus aimant le secret : les Francs-maçons. La maçonnerie, par son ancienneté et ses desseins originels, ne peut qu'attirer un esprit enclin au mysticisme. La religiosité profonde des Bons cousins Charbonniers la rend quasiment imperméable à la réalité du moment. La maçonnerie, elle, s'avère plus attractive pour un jeune homme plein d'ambition. Non seulement elle conserve ses vertus philanthropiques, mais en plus elle est vecteur d'avancement social. En effet, les ateliers militaires sont tolérés, voire encouragés par le gouvernement consulaire. Les ateliers sont actifs et dynamiques, notamment lors des longues journées passées en garnison où les travaux maçonniques remplissent les jours monotones<sup>29</sup>. Cugnet, avec l'ardeur du néophyte s'engage dans l'apprentissage, la diffusion et le prosélytisme maçonnique. Rapidement un constat s'impose : ces loges sont complètement inféodées au nouveau pouvoir.

Lorsque Cugnet devient commissaire de police à Orléans en 1811, lui qui fréquente les maçons depuis son affiliation, semble s'interroger sur la réelle utilité de son engagement clandestin. Il existe trois loges en activité dans la ville : celle de « Jeanne d'Arc », du « Creuset moral » et

(28) Francesco MASTROBERTI, *Pierre Joseph Briot : un giacobino tra amministrazione e politica (1771-1827)*, Napoli, Jovene, 2002.

(29) Jean-Luc QUOY-BODIN, *L'Armée et la franc-maçonnerie : au déclin de la monarchie sous la Révolution et l'Empire*, 1987, Paris, Economica, p. 41-56.



celle de la « Parfaite union »<sup>30</sup>. Comme dans la plupart des grandes villes de France, les serviteurs du pouvoir (préfet, maire...) se trouvent à la tête de ces loges.

Ces personnages discrédités à ses yeux pour leur pusillanimité et leur vanité ne correspondent guère aux vertus affichées par l'ordre : la philanthropie et la fraternité. Pour Cugnet, les loges orléanaises sont sclérosées par la mainmise de ces notables. Il ne peut que constater les contradictions qui les déchirent : des principes prônant la liberté et louant la dictature, des cérémonies ostentatoires mais aucune action concrète, des proclamations de philanthropie au sein des loges mais une profonde vanité chez les frères... Ces observations n'engendrent, chez un homme du tangible, qu'un rejet massif et total de l'ordre.

Proche de Claude-François Cugnet, son beau-frère Jean-François Vernhes, homme de lettres de profession et maçon actif, fait publier un *Essai sur l'histoire de la Franc-Maçonnerie*<sup>31</sup>. Dans cet écrit, il réconcilie l'ancienne association clandestine avec la société, dévoile ses buts, désacralise ses mystères. Sous le régime impérial où les Lettres sont tant surveillées et la censure omniprésente, son ouvrage est publié sans difficulté en 1813.

Le développement de la société est indéniable sous l'Empire : « il est probable que jamais il n'y eut sur le territoire français autant de maçons ni autant de loges : cent quatorze en 1802, trois cents en 1804, six cent soixante-quatre en 1806, mille cent soixante et un en 1810, mille deux cent dix-neuf en 1814 »<sup>32</sup>. Cette croissance s'accompagne d'une soumission au pouvoir impérial.

## Vers la dissidence

Lors du retour du roi, les francs-maçons se retrouvent aux postes politiques, économiques et militaires les plus élevés de la société française. Ces hommes, le plus souvent, aspirent à l'ordre et à la paix. Louis XVIII leur a apporté tout cela et il n'est donc pas dans leur intérêt de mettre fin à

(30) Maurice BONNET, La franc-maçonnerie orléanaise dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, *Bulletin trimestriel de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, séance du 23 février 1968, Paris, Economica, 1987 p. 8-10

(31) Jean-François VERNHES, *Essai sur l'histoire générale de la Franc-maçonnerie, depuis son établissement jusqu'à nos jours, suivi de quelques discours sur divers sujets maçonniques*, Paris, Caillot, (s. d.), In-12, publié en 1813, d'après Wolfstieg ; les discours sont datés des 24 avril, 27 juin, 18 juillet 1813.

(32) Daniel LIGOU (dir.), *Dictionnaire universel de la Franc-maçonnerie*, Paris, Éditions de Navarre, Éditions du Prisme, 1974, premier volume, chapitre 2, p. 215.



cette situation privilégiée. Le comte Decazes, homme fort du gouvernement après la dissolution de la Chambre des députés (août 1816), autorise partout dans le royaume, la réouverture des loges contrôlées par le Grand-Orient. Comme l'indique le *Moniteur Universel* : « le Roi tolère les loges soumises à la surveillance du Grand-Orient, qui ne sont pas considérées comme sociétés secrètes »<sup>33</sup>. Elie Decazes est lui-même, bien que ministre de la police, à la tête du *Suprême Conseil Ecossais*, loge prestigieuse qui rassemble la plupart des personnalités parisiennes. Cette ostentation visible du Grand-Orient pour les royalistes à tendance libérale s'impose comme l'orientation obligatoire de tous les maçons de France.

Cependant, tous les adeptes ne partagent pas cette vision qui plonge leur ordre dans une position toujours plus servile vis-à-vis du pouvoir. Beaucoup de frères décident de s'éloigner du Grand-Orient de France. Selon eux, la maçonnerie ne peut plus redevenir cette association philanthropique, cette légion pour la défense des libertés individuelles qu'elle fut avant la Révolution. Certains d'entre eux entrent en dissidence et créent leur propre société clandestine. Ils comptent profiter du discrédit des loges officielles pour attirer un fort contingent de néophytes.

L'ordre de Misraïm apparaît dans la Capitale (1814) et connaît rapidement un succès important. Cette réussite provient du caractère mystique et ancien des rites, des cérémonies extrêmement compliquées et de l'absence de dessein politique affiché. Cette association de Misraïm, de rite égyptien, a été fondée à Paris, par les trois frères Bédarride. Le Conseil Suprême<sup>34</sup> est composé de personnages au parcours politique marqué par leur peu de ferveur pour la monarchie. On retrouve outre les trois frères Bédarride, le comte Muraire, le lieutenant-général Charles Teste, son frère François Teste (lieutenant de Philippe Buonarroti)... et Pierre-Joseph Briot comme grand-maître des Cérémonies. Ce dernier, Bon Cousin Charbonnier durant la Révolution, maçon pendant l'Empire se retrouve dans cet ordre composite et nébuleux<sup>35</sup>. Parmi les membres de Misraïm, on trouve comme l'un des plus ardents propagandistes :

(33) *Moniteur universel*, 25 novembre 1818, n°329.

(34) Marc BEDARRIDE, *De l'ordre maçonnique de Misraïm, depuis sa création jusqu'à nos jours, de son antiquité, de ses luttes et de ses progrès*, Paris, impr. de Bénard, 1845.

(35) Deux raisons expliquent sa présence au sein de l'ordre de Misraïm : la première est personnelle, Pierre-Joseph Briot suit dans cette société mystique son beau-père le comte Honoré Muraire. La deuxième est plus politique. Briot après avoir fondé les ventes carbonari en Italie sous l'Empire, cherche un moyen de répandre sa charbonnerie républicaine en France. En entrant dans cette société, il est en contact avec un grand nombre d'individus aux desseins politiques divergents, aux relations clandestines étendues, qui peuvent se révéler utiles dans l'élaboration et le développement de son projet.



« Un sieur Vernhes du département de l'Hérault. Ce dernier qui prend aujourd'hui le titre d'homme de lettres, était moine augustin au commencement de la Révolution. Il se maria à cette époque et se fit remarquer par les excès auxquels il se livra aux époques les plus orageuses. Il quitta ensuite son pays où il avait perdu toute espèce de considération, et se rendit dans la Capitale »<sup>36</sup>.

Jean-François Vernhes et Pierre-Joseph Briot, attachés à l'ordre de Misraïm, gravitent dans les mêmes sphères mystiques que Cugnet. Seulement ce dernier, défiant envers cette nouvelle société régénératrice, choisit dès son retour en France d'élaborer sa propre association secrète.

### **L'ordre du Soleil, source régénératrice à la philanthropie universelle**

L'étude de l'ordre du Soleil trouve son intérêt dans le caractère unique de cette société. Elle est l'application concrète d'une pensée confuse et dans son ancrage volontaire dans l'immédiateté politique. Elle confirme l'idée de Charles Nodier qui affirme que :

« Comme toutes les agrégations possibles d'hommes aspirent à s'attribuer des privilèges qui leur soient propres ? Il a fallu se défendre dans toutes de l'intrusion et de l'envahissement des intérêts étrangers ; il a fallu se circonscrire et s'isoler ; il a fallu inventer des mots de passe, des mots d'ordre et des mystères. Tout cela est très social ; l'harmonie publique ne peut même se concevoir autrement, car c'est de l'esprit unanime de la société humaine, qui a aussi ses mots d'ordre et ses mystères, c'est-à-dire ses gouvernements et ses religions »<sup>37</sup>.

Il existe deux documents fondamentaux pour la compréhension de la société de l'ordre du Soleil. Le premier a été retrouvé sur un affilié en 1817, le second se trouvait dans les papiers de Cugnet de Montarlot en 1824. Il s'agit de rites initiatiques où l'empreinte du fondateur est évidente. Dans le premier, le rôle de la société est avant tout philanthropique, dans le second, le plus tardif, elle devient un outil politique clandestin.

La date de sa fondation reste obscure. Cugnet de Montarlot la situe précisément le 9 mars 1809, à Strasbourg. Selon toute vraisemblance, elle apparaît entre la fin de l'Empire et les Cent-Jours. Cette organisation

(36) AN, F<sup>7</sup> 6666. Rapport d'après les notes personnelles du sous-directeur de la police Duplay.

(37) Charles NODIER, *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, op. cit., *De la maçonnerie et du carbonarisme*, tome 2, chap. IV, p. 131

clandestine d'inspiration maçonnique se proclame ouvertement en opposition avec la franc-maçonnerie traditionnelle. En effet, sa naissance traduit le phénomène d'exaspération générale parmi les « frères ». Dans le rite initiatique d'affiliation, le Grand-Maître proclame en prolégomènes :

« Mes Frères, depuis longtemps, j'ai parcouru le monde, j'ai visité plusieurs temples, j'ai trouvé des frères pervertis ; la corruption est à son comble, et la confiance est à chaque instant trahie. Il est temps d'aviser aux moyens de réprimer les mauvaises mœurs, de chercher à rendre les hommes meilleurs, de rapprocher les esprits de l'ordre social et de l'amour de la patrie, enfin de rendre la paix au monde.

Pour parvenir à ce degré de perfection, il est essentiel d'invoquer le secours de véritables FF... réguliers et reconnus sans tache, pour former un autre ordre, où l'on ne recevra que les hommes connus »<sup>38</sup>.

La dissidence est nécessaire car les vertus chrétiennes et fraternelles sous l'influence néfaste des notables de la franc-maçonnerie sont en train de périr. Il s'agit bien de régénérescence, c'est-à-dire de faire renaître une institution morale à partir de ses décombres.

Fruit de son imagination et de sa spiritualité, l'ordre que Cugnet forge sera transformé dans ses fondements idéologiques au gré de ses orientations personnelles. L'existence de la société est indissociable de celle de son fondateur. Son influence est omniprésente, notamment dans la doctrine professée. On s'aperçoit, malgré son originalité évidente, qu'elle est un fourre-tout mystique où l'on retrouve pêle-mêle les influences chrétiennes de la charbonnerie comtoise, la symbolique maçonnique traditionnelle et enfin l'empirisme spirituel de l'auteur.

Les membres créateurs, tous d'anciens maçons, désireux de régénérer la société philanthropique de la Franc-Maçonnerie décident de renoncer à leur ancienne croyance (celle du Grand-Orient) et de suivre les nouveaux principes prônés par le Grand-Maître ; ne peut-on reconnaître dans cette attitude les disciples du Christ abandonnant leur ancienne conviction pour le suivre dans la Vraie foi ? Ce sont ces anciens sectateurs fourvoyés qui vont diffuser l'ordre nouveau, comme ce furent les plus ardents prosélytes qui se firent les meilleurs disciples de Jésus-Christ. Le Grand-Maître ne désire rien de moins qu'anéantir les loges du Grand-Orient pour faire renaître la maçonnerie ancestrale, celle qui prône l'union fraternelle et la concorde

(38) AN, F<sup>7</sup> 6649, Rite initiatique d'affiliation dans la société secrète de l'ordre du Soleil.



entre les hommes. Une fois les épreuves rituelles passées, l'impétrant prête serment :

« Je jure par tout ce que je reconnais de plus sacré de ne jamais me séparer de l'ordre que j'embrasse ; d'aimer et secourir mes frères, de défendre l'innocent opprimé ; d'être, à chaque instant de ma vie, prêt à tout sacrifier au bonheur et à la prospérité de l'ordre. Enfin de garder un secret irrévocable ; de me conformer aux lois de mon pays et celles des nations chez lesquelles je pourrai voyager ; de me mêler d'aucune affaire qui tendrait à inquiéter les chefs du gouvernement. Si je viole mon serment, que mon nom soit proféré comme un blasphème ; que ma tête soit frappée d'un quintuple anathème de l'ordre, et que mon corps, pour prix de mon parjure, devienne la proie des chiens et des vautours »<sup>39</sup>.

Le rituel initiatique sentencieux, enrobé d'un voile mystique, donne l'impression aux prosélytes d'appartenir à une élite, d'intégrer une classe à part, de former un rempart à la déliquescence ambiante. Ils s'imaginent les garants de la vertu morale originelle, comme ils seront bientôt les responsables de la conservation des Droits politiques pour l'ensemble de la nation.

### « Repousser le despotisme et la tyrannie »

Dès les premiers jours du retour de Louis XVIII, entouré d'une nuée d'espions, Claude-François Cugnet de Montarlot va passer son temps à contrecarrer leur surveillance<sup>40</sup>. À partir de 1818, l'orientation constitutionnelle du régime l'encourage à quitter l'opposition clandestine pour se lancer dans le journalisme. Éditeur-responsable d'un périodique ultralibéral nommé *Le Nouvel Homme Gris*, il acquiert une réelle célébrité comme « écrivain patriotique ». Devenant gênant pour le ministère lui-même, son journal est saisi et Cugnet poursuivi en justice pour avoir écrit des propos jugés séditeux. Acquitté en 1819, l'arrivée au pouvoir des contre-révolutionnaires, après l'assassinat du duc de Berry, le pousse à abandonner la lutte légale. Quand en février 1820, les Chambres votent la suspension de la loi sur la liberté individuelle, Cugnet de Montarlot qui avait déjà subi de longs emprisonnements préventifs, risquant d'être de nouveau incarcéré arbitrairement, part trouver refuge en Espagne. C'est un

(39) AN, F<sup>7</sup> 6649, Rite initiatique d'affiliation dans la société secrète de l'ordre du Soleil.

(40) Laurent NAGY, *D'une Terreur à l'autre. Nostalgie de l'Empire et théories du complot, 1815-1816*, Éditions Vendémiaire, 2012. La nébuleuse des opposants p. 109-128.

asile d'autant plus agréable que Ferdinand VII, après un *pronunciamiento*, vient d'accepter la Constitution de 1812.

Cugnet de Montarlot est proche des membres du Comité Directeur de la Charbonnerie<sup>41</sup>. Il part sans doute commissionné par l'organisation parisienne dans la Péninsule. Seulement, la formation de l'individu, le destin personnel qu'il s'accorde, ne peuvent convenir à son intégration totale dans cette organisation conspirative. Travaillant seul depuis le début de la seconde Restauration, il pense proposer ses services et son Ordre aux autres révolutionnaires européens présents en Espagne. Afin d'adapter sa société secrète aux événements, il en a modifié les statuts. Sa nouvelle société prend le titre de « Légion de la Liberté Européenne, ordre du Soleil ». Dans ses errances utopiques, Cugnet de Montarlot souhaite que cette Légion :

« Sous la forme évidente de l'ordre du Soleil établi dans les quatre parties de l'Europe, lie les nations à leur liberté, et à leur indépendance réciproque : Elle est un gouvernement ambulant toujours en garde contre le despotisme et la tyrannie d'un gouvernement quelconque ; contre la trahison ou le crime de Lèse-Nation. C'est ce qu'on appelle la *Sainte-Alliance des peuples*. Au triomphe de la liberté, ses chevaliers paraissent ostensiblement sous l'emblème d'une décoration qui n'a pour noblesse que la vertu récompensée. Le serment sacré que prête un chevalier à sa réception l'engage à faire respecter les Droits de l'homme et du Citoyen ; en un mot le Chevalier est une sentinelle consacrée à la surveillance du bien public, qui réveille le pouvoir suprême de l'ordre, aux cris plaintifs d'une nation opprimée, car ce n'est pas le tout que de faire des révolutions politiques, l'expérience nous apprend qu'il faut les maintenir pour ne pas retomber tous les jours dans la nécessité de faire de nouveaux sacrifices, des fortunes et de la vie. Je regarde donc l'ordre comme un rempart formé autour de la liberté »<sup>42</sup>.

Cette Légion incarne un idéal républicain et démocratique. Claude-François Cugnet est persuadé que tous les peuples attendent la renaissance du grand mouvement de 89. Voilà le serment que le néophyte prête lors de

(41) CUGNET DE MONTARLOT est en relation régulière avec le député Jacques-Antoine Manuel et l'avocat Mérilhou, qui sont deux membres avérés du Comité directeur de la Charbonnerie parisienne.

(42) AN, F<sup>7</sup> 6684. L'article 5 de *Légion de la Liberté Européenne, l'ordre du Soleil* stipule : « Tous les Comités auront des ramifications réciproques pour la cause de la liberté, et se donneront mutuellement la main pour la défendre toutes les fois qu'elle sera susceptible d'être violée par le despotisme et la tyrannie d'un souverain ».



son intronisation comme chevalier de l'ordre du Soleil, enrégimenté dans la Légion de la Liberté Européenne :

« Je jure pour tout ce que je reconnais de plus sacré, de ne jamais me séparer de l'ordre que j'embrasse, d'aimer et de secourir mes frères, de protéger la veuve et l'orphelin, de respecter tous les cultes, de combattre les ennemis de la liberté des peuples, de repousser le despotisme et la tyrannie ; et de défendre l'opprimé, d'obéir aux ordres de mes chefs qui combattent pour l'indépendance des nations libres et constitutionnalisées »<sup>43</sup>.

Quand Cugnet s'installe à Saragosse durant l'été 1821, il songe à organiser une cohorte de patriotes pour soulever l'armée française installée, en cordon sanitaire, tout le long des Pyrénées<sup>44</sup>. Le gouvernement de Madrid craignant d'offrir un *casus belli* aux Français en soutenant les desseins de Cugnet, ordonne son arrestation ainsi que celle de son acolyte, le général proscrit Guillaume de Vaudoncourt<sup>45</sup>. Après son acquittement (février 1822) dans un procès où il a résumé sa situation ainsi : « un libéral est emprisonné dans un pays libre pour avoir seulement manifesté le désir de voir renaître la liberté dans sa patrie »<sup>46</sup>, *l'Homme gris* se rapproche de la faction la plus extrême des constitutionnels espagnols, les comuneros<sup>47</sup>. Au sein de cette association secrète, Cugnet de Montarlot, se prépare à résister à l'entrée de l'armée française qui, commissionnée par la Sainte-Alliance après le congrès de Vérone (octobre 1822), entend envahir l'Espagne afin de rétablir le pouvoir de Ferdinand VII dans toutes ses prérogatives.

Début avril 1823, l'armée royale sous le commandement du duc d'Angoulême, pénètre dans les provinces septentrionales de la Péninsule,

(43) *Ibid.*, *Légion de la Liberté Européenne, l'ordre du Soleil*. Serment.

(44) Laurent NAGY, *Le romantisme en action. Représentations et réalités subversives dans une France post-révolutionnaire (1814-1824)*, Thèse de doctorat sous la direction de Michèle Riot-Sarcey, Paris VIII, 2006, Troisième partie, *Les libéraux français et l'Europe*.

(45) Frédéric Guillaume de VADONCOURT, *Mémoires d'un proscrit*, Cahors, Éditions de La Louve, 2012.

(46) AN, F7 6684, Manuscrit sans date, papiers F. Cugnet de Montarlot.

(47) Selon un agent français : « La Constitution proclamée, le gouvernement organisé d'après ses bases, fut entièrement dévolu aux maçons. Ils envahirent tous les emplois et l'Espagne devint pour eux une province conquise ; mais ce partage des fruits d'une victoire commune ne se fit pas sans choquer de nombreuses ambitions. Des individus, elles s'étendirent à des fragments de la société qui, sous l'influence de quelques meneurs, se séparèrent de la société mère, pour élever un nouveau pouvoir entre les mains d'une secte nouvelle dont les membres prirent le nom de comuneros. Ce nom rappelait d'anciens souvenirs : Les souvenirs d'une lutte armée, qui pour la défense de quelques droits populaires avait affronté la puissance de Charles Quint. On y accourut de toutes parts, et d'ailleurs les membres étant peu scrupuleux sur l'admission des adeptes, elle prit en peu de temps un accroissement considérable ». AN, F<sup>7</sup> 6667, Rapport de surveillance sur les événements d'Espagne, 1824.

sans rencontrer de véritables résistance. Le rêve des libéraux européens s'effondre face à cette expédition qui ressemble, selon les contemporains, à une *promenade militaire*. Les Cent mille fils de Saint-Louis occupent Madrid sans coup-férir ; puis s'avancent vers l'Andalousie, où le roi Ferdinand VII a été forcé de suivre la débacle du gouvernement constitutionnel. Durant toute cette période de désillusions, la situation personnelle de Cugnet est particulièrement inconfortable : connu à la fois par les autorités espagnoles et françaises, apparaissant comme l'un des plus ardents révolutionnaires, il est activement recherché par tous les royalistes. Comme la plupart des communeros, Cugnet est emporté vers le sud de la Péninsule, près de Cadix où tous les libéraux espèrent livrer leur ultime combat. Seulement, le 8 juillet 1823, après la prise du Trocadéro et la délivrance du roi, la révolution constitutionnelle d'Espagne semble terminée.

Ferdinand VII s'illustre par ses représailles. Rafael del Riego est exécuté, les principaux responsables de la révolution de 1820 sont emprisonnés dans l'attente de passer devant la justice d'exception mise en place pour l'occasion. Dans ce climat d'extrême violence, les derniers rescapés trouvent refuge à Gibraltar, sous législation britannique. Le 5 août 1823, le consul de France signale la présence de Cugnet :

« La défaite de Ballesteros laisse enfin les véritables ennemis de l'Espagne sans ressource et sans espérance, le nombre des réfugiés français ennemis de leur roi et de leur patrie à tout à coup beaucoup augmenté. J'ai vu passer ici depuis peu de jours les capitaines Nantil, Caussin, Tessier, tous trois complices du général Berton, le général Lallemand les a suivis ; on m'assure qu'il s'est embarqué pour l'Afrique. Les généraux Cugnet de Montarlot et Vaudoncourt y sont encore »<sup>48</sup>.

Cugnet ne reste pas longtemps à Gibraltar, dès que l'occasion s'offre à lui, il s'embarque pour Tanger, ville appartenant à l'empire du Maroc. Entre Tanger et Gibraltar se concentrent bon nombre de naufragés britanniques, espagnols ou français. Ils ont en commun de conserver, malgré leurs déboires, cette foi dans le sacrifice et cette vision surdimensionnée de leurs attributions. Tous se sont fédérés pour préparer un nouveau soulèvement. Le chef de bataillon François Husson, envoyé dans la Péninsule par le général de La Fayette en 1821, placé comme

(48) AN, F<sup>7</sup> 6665, Copie d'une lettre du consul de France au ministre des Affaires Etrangères, 5 août 1823. Le général Frédéric Guillaume de Vaudoncourt a laissé d'excellents mémoires relatant ses années de proscription. Frédéric Guillaume de VAUDONCOURT, *Mémoires d'un proscrit (1812-1834)*, *op. cit.*



représentant de la charbonnerie française auprès des comuneros, en est l'un des agents les plus dynamiques.

Leur projet est une reproduction de la révolution de 1820, seulement cette fois, la base de départ doit être Gibraltar. L'idée consiste à prendre la citadelle d'Alicante, puis de se diriger ensuite en Murcie. Deux corps expéditionnaires sont prévus et doivent agir simultanément : le premier après avoir débarqué à Malaga se portera sur la ligne de San-Roque, alors qu'un second prendra par surprise la ville de Tarifa, créant un double front. À l'annonce de la réapparition de la liberté, sous la forme de ces hommes armés : « toutes les associations intérieures doivent faire explosion à un signal convenu »<sup>49</sup>.

Le plan des conjurés est grandiose. Alors que la Péninsule est occupée par les forces françaises et espagnoles, alors que la population a regardé sans s'émouvoir la cause constitutionnelle s'effondrer, les sociétés secrètes libérales veulent rallumer la flamme révolutionnaire. Les derniers exaltés n'abandonnent ni lutte, ni l'espoir. L'Espagne représente le dernier bastion libéral, sa disparition signifierait sur tout le continent l'anéantissement des croyances en la liberté, en l'égalité et dans la puissance des peuples sur leur devenir.

Début août 1824, Cugnet de Montarlot est à Tanger. Il sait qu'il a été condamné par la justice française à dix ans de bannissement pour sa tentative sur la frontière en septembre 1821. Méditant sur sa situation, il décide, avec d'autres Français, de faire des démarches auprès du consul général du roi en vue : « d'obtenir l'autorisation de retourner en France, afin d'y purger un jugement par contumace qu'il annonce avoir encouru »<sup>50</sup>. La réponse du ministre de l'Intérieur concernant toute idée de retour de Cugnet de Montarlot en France est parfaitement claire :

« Il importe à la tranquillité publique que ces aventuriers, notamment Cugnet de Montarlot, n'obtiennent point les moyens de rentrer en France ; et je pense même que s'ils tombaient sous la loi du pays de Maroc, ils ne devront en aucun cas être réclamés comme français »<sup>51</sup>.

*L'Homme gris* décide alors, comme général de sa *Légion de la Liberté Européenne* de se joindre aux opérations projetées par les comuneros. Les deux corps expéditionnaires sont promptement formés. Le premier

(49) *Ibid.*, Traduction du mémoire remis par le commandant Husson...

(50) *Ibid.*, F<sup>7</sup> 12000, Le baron de Damas au ministre de l'Intérieur, août 1824, note marginale.

(51) *Ibid.*, F<sup>7</sup> 6663, Paris, le 3 septembre 1824, correspondance du baron de Damas au ministre de l'Intérieur.



est placé sous l'autorité du colonel Francisco Valdés<sup>52</sup>. Le 3 août 1824, avec soixante-cinq hommes, il quitte Gibraltar et prend par surprise aux cris de « *Vive la Constitution !* » la garnison bordant les côtes de Tarifa<sup>53</sup>. Alors que les libéraux sont rapidement assiégés par les troupes françaises et espagnoles, l'autre cohorte menée par le général Iglesias débarque peu de temps après à Almeria pour marcher sur Alicante. Ils sont plus d'une centaine à y participer. Parmi ces derniers se trouve Claude-François Cugnet de Montarlot. Alors que l'effet de surprise est indispensable pour la réussite de ce coup de force, le général espagnol O'Donnell est depuis plusieurs jours sur ses gardes, suite aux révélations du chef de bataillon François Husson, qui pour prix de ses aveux a obtenu le pardon royal<sup>54</sup>.

L'issue est donc prévisible. Les *Coloraos*<sup>55</sup>, dont Cugnet est l'un des capitaines, tentent vainement de prendre la ville, puis de soulever les habitants d'Andalousie à leur cause. Après deux jours de lutte, les royalistes espagnols finissent par écraser ces derniers défenseurs armés de la cause libérale. Cugnet de Montarlot, qui use depuis plusieurs semaines du pseudonyme de *Masoff*, est reconnu par les royalistes espagnols, puis condamné à mort par le tribunal militaire improvisé.

À la veille de son exécution, comme un homme totalement dissous dans ses rêves, il rédige un *Testament* qui débute ainsi : « Au nom de Dieu mon père, je meurs innocent comme Jésus-Christ, et comme lui, je meurs innocent pour la liberté. Mes compagnons meurent innocents pour la même cause »<sup>56</sup>. Dans ce manuscrit, Cugnet n'envisage pas sa mort comme la fin d'un idéal. Bien au contraire, il imagine l'effet induit de l'annonce de l'iniquité de sa condamnation sur les nations européennes et entrevoit un soulèvement général. Il est convaincu que l'espoir en la liberté subsistera

(52) Jose MARIANO LINARES, *Historia militar de la Forma y defensa de la plaza de Tarifa en el mes de Agosto de 1824, por una expedición de patriotas al mando del Ciudadano Coronel D. Francisco Valdés*, Cuenca, 1837.

(53) Les paysans stupéfaits ne réagissent pas à ce coup de main, d'autant plus incertain que le corps d'armée du général français comte d'Astorg est tout proche, appuyé par celui du général espagnol O'Donnell. Enfermés dans Tarifa, ville fortifiée, les constitutionnels résistent au siège organisé par les troupes royales pendant quinze jours, durant lesquels les bombardements intensifs détruisent la ville. Alors qu'une brèche est pratiquée dans l'enceinte du mur, les assiégés dans un ultime effort tentent de repousser leurs ennemis. Au soir, cent soixante hommes sont arrêtés et envoyés immédiatement à Algéciras pour y être jugés.

(54) AN F<sup>7</sup> 6665, *Traduction du Mémoire remis par le commandant Husson au lieutenant-général O'Donnell*, Algéciras, le 8 juillet 1824.

(55) Ce surnom de « *coloraos* » provient des tenues chamarrées que porte la troupe. Comme l'indique un témoin : « cent hommes avec uniforme, drap couleur rouge et casques à plumets blancs furent jetés sur la plage ». Archives des Affaires Etrangères. Correspondance politique. Espagne, août-septembre 1824, note 728.

(56) AN F<sup>7</sup> 6664, *Testament*, papiers retrouvés sur F. Cugnet de Montarlot.



après sa disparition. Quant à lui, il a accompli sa mission. Nouveau messie, il subit le même sort que Jésus Christ et pour la même cause : enseigner aux hommes le chemin de la Liberté et du Salut. Il termine son testament en paraphant : « le petit-fils de Dieu, grand-maître du Soleil, Montarlot »<sup>57</sup>.

Seulement, à l'inverse du Christ, Cugnet de Montarlot n'a guère de disciples autour de lui. Il n'a que des individus qui, après de nombreuses vicissitudes liées à leur engagement politique, désirent s'effacer face au nouvel ordre des choses. Outre cette absence d'apôtres, en France, la mort de Louis XVIII (septembre 1824) quelques semaines plus tard, monopolise toute l'attention de l'opinion publique.

Après avoir annoncé l'exécution de *l'Homme gris*<sup>58</sup>, ses ennemis et ses amis l'oublient<sup>59</sup>. D'ailleurs, la conservation de son souvenir est embarrassante pour tous. Les libéraux français, atomisés par le succès de l'armée du duc d'Angoulême, se soumettent momentanément au nouveau gouvernement de Charles X ; ils sont maintenant persuadés que le messianisme politique n'est qu'une croyance révolutionnaire aussi incohérente qu'inefficace. Cugnet de Montarlot disparaît donc après avoir fréquemment alimenté les conversations de ses contemporains. Pour des raisons diverses, Stendhal, Victor Hugo, le vicomte de Chateaubriand... dans leurs écrits vont se souvenir de cet homme qui emporté par sa fougue fit de la politique, l'unique objet de sa vie.

Activiste par sa plume, militant par ses actions publiques et clandestines, Cugnet a utilisé toutes les armes à sa disposition pour faire triompher ses principes. Le 24 août 1824, sous les balles espagnoles, s'achève la vie d'un homme qui avait pris fait et cause pour une idée qu'il n'a cessé de proclamer tout au long de ses tribulations ; réinterprétant en le personnifiant le *Vivre libre ou mourir* des Républicains de l'an II, Cugnet annonçait à ses

(57) *Ibid.*

(58) *Le Moniteur Universel* indique : « Aujourd'hui, trente-deux criminels sont entrés en chapelle pour être fusillés demain ; parmi eux se trouvent le frère du comte Santa-Anna, et le fameux Cugnet de Montarlot. On compte quatre-vingt prisonniers impliqués dans cette affaire qui seront exécutés dans le courant ». *Moniteur Universel*, le jeudi 16 septembre 1824, n° 260.

(59) Le silence de l'autorité et de ses amitiés politiques est tellement fort qu'en 1831, la fille de Cugnet réclamant au Ministère de la Guerre l'extrait mortuaire de son père, n'est pas certaine de la date de son décès. La reconnaissance constitutionnelle est indirecte et n'appartient pas à l'histoire du parti libéral français, mais à celle de l'Espagne. En 1841, les Espagnols se souviennent des hommes qui se lancèrent dans cette ultime attaque et décident de construire un monument aux « *Martires de la libertad de 1824* ». A Tarifa et à Almeria, une colonne commémorative est érigée en plein centre ville afin de se souvenir de ces révolutionnaires romantiques européens.

commettants : « Je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie pour l'indépendance des Peuples et pour les idées libérales »<sup>60</sup>... Sa mort est donc presque naturelle, car avec l'écrasement de l'Espagne constitutionnelle, c'est la fin du dernier État européen où les principes de la Révolution française perduraient encore.

Laurent NAGY  
Docteur en Histoire  
laurent.nagy@voila.fr

(60) AN, F<sup>7</sup> 6664, *Mémoire pour servir de base de défense de Cugnet de Montarlot*, décembre 1821.